



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et X A, B, C.



Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

## Pouvez servir à l'histoire...

Il y a quelques mois, l'ami Jean AYMONIN me communiquait un très beau texte accompagné des lignes suivantes :

« Ce poignant exposé est de Lucien PIEROTTI qui fut fait prisonnier avec moi à Lille et qui appartenait au même régiment, le 13<sup>e</sup> R.T.A.

Corse, comme son nom l'indique, il ne voulait pas se soumettre et, de ce fait, il eut une captivité mouvementée — c'est le moins qu'on puisse dire. Président aujourd'hui de l'Amicale régimentaire des Anciens du 13<sup>e</sup> R.T.A., habitant Paris, j'espère qu'il nous rejoindra.

Si tu le juges opportun, tu pourras publier ces pages ».

A l'affût de bonne copie, j'ai lu ce long témoignage avec l'attention qu'appelaient ses premières lignes. Poursuivant sans omettre un mot jusqu'à la fin, mon regard stoppa sur un nom propre :

FORESTIER, qui tout aussitôt fit « tilt ». Vérification faite quelques jours après, le doute n'était pas permis : l'expérience de PIEROTTI recoupait celle de l'auteur du livre « Souvenirs d'un soldat de l'an 40 », Clément FORESTIER, dont le Lien avait parlé naguère.

L'idée me vint alors de prendre langue avec le « lozérien » pour lui soumettre le texte du « corse », tout en lui demandant de bien vouloir le présenter aux lecteurs. Ainsi, par delà le temps, deux compagnons de triste infortune se retrouveraient ensemble dans les colonnes de ce journal pour nous parler du passé, de leur passé inoublié.

« ...camarade courageux et serviable, d'un patriotisme à tout crin », tel était ce Corse, m'écrivait FORESTIER. Assurément, mais ces mêmes qualificatifs le dépeindraient aussi. Et le troisième mousquetaire, REGEASSE, aujourd'hui décédé, ne leur cédaient en rien non plus. Trois hommes. Jugez-en.

J. TERRAUBELLA.

## QUAND LA FORCE PRIME LE DROIT . . .

J'ai lu avec grand intérêt l'émouvant témoignage écrit par mon ami Lucien PIEROTTI sur le camp spécial de discipline de Sankt-Hulfer-Bruch, qui dépendait du Stalag XC de Nienburg. Plusieurs « accrochages » avec les autorités allemandes, en divers commandos de Brème, surtout en tant qu'homme de confiance, m'ont valu d'aller, moi aussi, expier mon manque de collaboration dans ce « sonderstraflager », en pleine zone marécageuse. Arrivé le 26 juillet 1944, je réussissais à en sortir début mars 1945, pour entrer à l'infirmerie de Rheden.

Ce texte de PIEROTTI, précis, vigoureux, rigoureusement exact, m'a fait revivre cette période particulièrement difficile de ma captivité. J'y retrouve le souvenir de camarades courageux, patriotes indomptables, qui n'ont jamais accepté de se taire, encore moins de se coucher devant l'ennemi. PIEROTTI et REGEASSE avaient passé la majeure partie de leur captivité dans des commandos disciplinaires ; aussi, à l'évidence, étaient-ils marqués à l'encre rouge par nos gardiens. Tout de suite je me suis trouvé avec eux sur « la même longueur d'onde » : bien que très différents par nos origines, notre formation, notre profession, très vite nous nous sommes reconnus très proches par le tempérament et surtout par le refus de la défaite et l'opposition sans compromis avec l'ennemi.

Souvent nous avons mis en commun nos impressions, nos réactions, nos décisions. Souvent nous avons exprimé notre rancœur contre nos responsables politiques et nos chefs militaires qui, en 1939, nous ont envoyés sans vergogne faire une guerre qu'ils savaient perdue d'avance ! Et encore, nous ne connaissions pas, comme aujourd'hui, les documents historiques qui nous révèlent l'état lamentable, dérisoire même, de notre aviation, de nos divisions cuirassées, de nos transmissions ! Mais notre propre expérience personnelle nous permettait déjà d'émettre un jugement de poids : ceux qui, parmi nous, se sont trouvés, dans les plaines de la Somme, avec des mulets de montagnes face aux panzers de Rommel savent de quoi ils parlent quand ils affirment que nous étions en retard d'une

guerre !...

On comprendra alors facilement que des hommes jeunes, coupés de leurs familles, enfermés dans des barbelés, aient mal supporté cette vie de mépris, de tracasseries, d'insultes, de mauvais traitements, une vie de morts-vivants... une vie de vaincus ! Et cela les Allemands ne manquaient pas de nous le répéter : « Vous avez perdu la guerre, vous avez donc perdu tous vos droits ! »

En été 1941, un officier supérieur nous l'a crié, en français, s.v.p. ! C'était au kommando des Baraques « Chez Peter » à Brème. Un groupe de sous-officiers, nous étions décidés à ne plus travailler, ayant lu cette possibilité dans le « Trait-d'Union ». Le chef du kommando alerta les autorités militaires et, un dimanche, nous avons vu débarquer une meute de haut-gradés avec des képis à étage et des revers rouges aux manchettes. Nous étions alignés devant le « front des troupes » et le général, jouant avec une sorte de schlague, passa devant nous en nous dévisageant avec tout le mépris que pouvait dégager sa morgue teutonne : « Pourquoi vous ne voulez pas travailler ? » — « Parce que la Convention de Genève nous le permet ». — « Eh bien, Messieurs, sachez que la Convention de Genève, moi, officier allemand, je m'assieds dessus ! »

Chers lecteurs du Lien, je vous invite à lire le récit passionnant des événements que nous avons vécus dans ce kommando de « Sankt-Hulf » — comme nous disions à l'époque. C'est à peu près ce que nous avons raconté aux délégués de la Croix-Rouge qui sont venus nous visiter vers la mi-octobre 1944 : ces braves gens étaient sincères et pleins de bonne volonté, bien sûr. Ils étaient tellement écourés par notre récit, qu'ils étaient décidés à tout faire pour que ça change ! Les pauvres, ils n'avaient oublié qu'une chose... QUE, DANS TOUTES LES GUERRES, LA FORCE PRIME LE DROIT !...

Clément FORESTIER.  
N° 32.179 X B.  
Aumônier à Marvejols - Lozère.

## VAE VICTIS

« Mes amis, envers nos anciens de 14-18 nous avons eu pour eux de la vénération. Après quatre années d'une guerre terrible où tombèrent tant des leurs (nos pères, nos frères ou parents) que nous avons connus. Nous gardons le souvenir de tant de blessés pitoyables que nous écoutions avec ferveur raconter leurs épreuves. Le souvenir aussi de ces mères, ces épouses, apprenant par le maire la mort au combat d'un être cher, nous ne pourrions oublier leurs cris, leurs pleurs, leur désespoir. Et les visages graves de ces soldats, comme marqués par le destin, repartant au front après une permission et qui ne revinrent plus ; leurs noms sont gravés sur les monuments qui peuplent les places de nos villages. Cette terrible guerre qui, durant quatre longues années, alors que nous avions entre six et onze ans, elle nous a marqués à jamais, car aucune famille ne fut épargnée : à Charleroi, à la Marne, au Chemin des Dames, à Verdun, aux Eparges, dans l'Aisne, etc., sont tombés un père, un frère, arrosant de leur beau sang français le sol sacré de la Patrie, sans oublier ceux périés en mer ou en Orient.

Et ce fut la victoire avec l'aide de nos alliés, le 11 novembre 1918. Et les survivants honorés au cours du mémorable défilé de 1919 à Paris. Un mort glorieux repose sous l'Arc triomphal, à qui sont rendus régulièrement les honneurs, pour le million et demi d'autres morts reposant dans nos cimetières militaires ou les tombes familiales.

Vingt et un ans après, ce fut notre tour. Nous n'étions pas préparés, de l'autre côté au

contraire on l'était. Une longue période de désordres sociaux entre 1936 et 1938 et de nouvelles lois freinèrent encore notre capacité de production, accentuant encore davantage notre retard. Notre attitude d'alors était celle d'un peuple aveugle devant le danger qui s'était pourtant précisé par des faits bien nets. Nous étions en retard d'une guerre — Comme il est triste de penser que c'est un général français, le Général Estienne, qui préconisait à notre Commandement une préparation de notre armée à une nouvelle forme de combat, qu'ironie du sort, le général allemand Guderian utilisera superbement pour l'armée allemande et notre malheur (la guerre éclair, chars, aviation, infanterie sous le même commandement). Seule était prête notre marine.

Il faut se rappeler l'erreur fatale de notre entrée en Belgique et la percée de Sedan par des masses de chars agissant en profondeur, protégés par l'aviation. Souvenez-vous, chers amis, de ces combats, de cette retraite de Belgique, pilonnés par cette même aviation sans merci et sans contre-partie, cette défense de Maulde sur la route de Tournai. Ensuite, cette retraite et les meurtriers combats des Flandres à Carvin vers Haubourdin, Seguedin. Souvenez-vous de notre artillerie, de nos trains de combat tractés par des chevaux, quelques éclats d'obus ou de bombe et morts ou blessés les chevaux... et adieu la pièce ou la voiture de munitions.

Que de drames sur les routes. Malgré tant de combats, de fatigue, de prouesses, ce fut en vain, nous étions coupés. Notre 2<sup>e</sup> DINA, notre cher 13<sup>e</sup>, sauvèrent

## SEPTEMBRE 1939

A. CAMUS écrit dans ses « Carnets » :

« La guerre a éclaté. Où est la guerre ? En dehors des nouvelles qu'il faut croire et des affiches qu'il faut lire, où trouver les signes de l'absurde événement ? Elle n'est pas dans ce ciel bleu sur la mer bleue, dans ces crissements de cigales, dans les cyprès des collines. Ce n'est pas ce jeune bondissement de lumière dans les rues d'Alger ».

« On veut y croire. On cherche son visage et elle se refuse à nous. Le monde seul est roi et ses visages magnifiques ».

« Avoir vécu dans la haine de cette bête, l'avoir devant soi et ne pas savoir la reconnaître. Si peu de choses ont changé. Plus tard, sans doute, viendront la boue, le sang et l'immense écoeurement. Mais pour aujourd'hui on éprouve que le commencement des guerres est semblable aux débuts de la paix : le monde et les cœurs les ignorent. »

NOTA. Le père d'Albert Camus, Lucien, est mort le 11 octobre 1914 des blessures reçues lors de la bataille de la Marne.

l'honneur en versant tant de sang — leurs sacrifiés facilitèrent l'embarquement des Anglais et d'une petite partie de nos troupes à Dunkerque. Le 1<sup>er</sup> juin, avait lieu la reddition de ce qui restait de survivants de la 2<sup>e</sup> DINA, avec les honneurs de la guerre à Lille rendus par les Allemands.

Il ne faut pas oublier qu'il tomba plus de 100.000 hommes du 10 mai à juin 1940, autant qu'à Verdun en 5 semaines. Tout cela a été passé sous silence. Depuis Brennus, « VAE VICTIS » (malheur aux vaincus), l'apostrophe fameuse a collé durement et continue de coller sur les combattants de 40.

Alors, justice pour ceux de 39-40, d'autant que pour les survivants, allait commencer la sombre période, la terrible épreuve de 5 longues années de captivité, vécues différemment, toujours péniblement. Pour mon compte, j'en passais près de 4 en camp disciplinaire, « sonderlager » et « sonderstraflager » (camp spécial et camp spécial de punis). Quelques-uns d'entre nous portaient l'étiquette : « ennemi de l'Allemagne », c'est-à-dire qu'ils ne devaient plus sortir de ces camps, elle était toute à leur honneur. Ils étaient condamnés à perpétuité.

En rentrant de captivité, j'ai écrit pour le journal de la « Société » qui m'employait, un article sur cette période de ma vie de prisonnier. Je vous en livre des extraits, ayant été homme de confiance dans trois de ces camps, j'ai pu en décrire en connaissance de cause les conditions de vie. Mais, auparavant, il ne faut point oublier les débuts de la captivité : les interminables, les abominables journées dans les wagons à bestiaux, entassés pire que des bêtes, sans hygiène. Ensuite, les longues marches à pied, la faim, la terrible faim ! Les changements de camps, les séparations brutales d'avec des amis, des camarades du régiment ou du pays, les corvées rebutantes, les humiliations, les coups, la vermine (poux, puces, punaises) qui, la nuit, le jour, nous torturaient. Et l'attente, interminable, angoissante des nouvelles de nos familles ! Les séparations des Alsaciens, des Lorrains, des Corses, etc..., laissant préjuger du sort de ces provinces en cas de triomphe hitlérien ; l'attitude courageuse, leur volonté farouche de rester français quoiqu'il arrive de ces chers compatriotes.

Après le sonderlager de Brockum, après celui de Woltringhausen (le plus mauvais du stalag XC en Westphalie), me voici avec Montiggiani, encore parti pour une destination inconnue ! Où peuvent-ils nous envoyer ? Un moment me vint à l'esprit, la pensée que les Allemands pouvaient très bien avoir transformé le camp spécial de Brockum, où nous avions maté civils et sentinelles, par notre union, notre discipline (ah ! que les Français peuvent être formidables quand ils consen-

Suite page 2

« OPERA-PROVENCE »  
LE DIMANCHE 18 OCTOBRE  
(à 12 heures)  
DEJEUNER DE RENTREE  
Venez nombreux !

tent à cela!) et m'obliger, cette fois incorporé à une équipe durement reprise en mains, de plier à leurs exigences de travail forcé, humiliantes par rapport au passé. Je voyais par anticipation le sourire cynique et triomphant sur le satanique visage de « Meister Muller ».

Mais non, cette épreuve, je n'aurai pas heureusement à la subir sur les lieux où nous avions triomphé, car nous brûlons la gare de Lembruch — restait donc Diepholz avec le camp de Sankthullferbruck, dissous l'année dernière. C'est bien là pourtant que nous allons.

La sentinelle qui nous mène nous confie alors qu'elle nous dirige sur un camp terrible, gardé par des S.S., que la vie y est épouvantable. Il faisait un soleil radieux en la ciel de Westphalie ce jour-là (21 avril 1944), nos pensées réveillant des souvenirs d'autres journées ensoleillées de notre France. Mais hélas, ce n'était pas vraiment le temps de rêver! Nous voici à Sankthullferbruck!

Face à nous, une grande baraque entourée de barbelés, de l'autre côté du chemin, une autre plus petite, ceinturée d'un parterre de fleurs : le poste allemand. A une centaine de mètres, une auberge de campagne accotée à une ferme.

Après un moment d'attente, se présentent un adjudant à face de brute et... désagréable surprise, mon ancien kommando-führer et trois des plus brutes gardiens, également de mon ex-camp. Ça promet!

Sans ménagement, nous voici poussés dans une salle. C'est la fouille. Combien de fois n'aurons-nous pas été mis à nu et contrôlés sur toutes les coutures depuis 4 ans! Il me restait un morceau de chocolat (de la Croix-Rouge) — jeté à même le sol et écrasé sous le talon — même le « trou de balle » était vérifié.

Enfin, c'est fini, nos pauvres affaires nous sont enlevées, nous restons avec une musette vide, une serviette, un petit morceau de savon; nos cheveux sont coupés ras. Et nous voici, passe-partout en mains, sciant du bois, surveillés par une sentinelle à tête de bouledogue — jusqu'à la rentrée du chantier de nos futurs compagnons d'infortune.

Les voici qui arrivent, il est environ 19 heures; ils s'arrêtent devant le poste — oh! surprise! dans leurs rangs, nous remarquons cinq anciens de Brockum. Ils nous sourient, sans un mot. Leurs traits sont tirés, amaigris, ils ont l'air terriblement fatigués.

Les visages de nos camarades étaient largement révélateurs du régime du camp, ce qu'ils nous en dirent nous édifia amplement.

Voici comment j'ai vécu jusqu'à la libération, à Sankthullferbruck :

Lever à 5 h 30, quelques morceaux de rutabagas cuits à l'eau comme petit déjeuner (c'est presque délicieux, quand la faim nous tenaille). Ensuite, rassemblement, revue des plaquettes matriculaires et départ au travail vers 6 heures. Trajet d'environ 6 km au pas cadencé, le plus souvent, et sans parler. On ne pouvait s'arrêter qu'à la pause (et 5 minutes) à mi-chemin. Suivant l'humeur plus ou moins capricieuse des sentinelles, cette halte était bien souvent sautée. C'est depuis lors que j'ai appris à satisfaire un besoin... naturel, en marchant. Essayez! Croyez-moi, ce n'est pas toujours facile!

Bien entendu, nous partions quel que soit le temps. Ah! ces douches glacées! Trempés jusqu'aux os (tout y passait : chemise, caleçon, chaussettes). Quel moral avions-nous ces jours-là! Une période fut particulièrement pénible, celle d'octobre à fin décembre 1944!

Au cours de l'étape menant au chantier, vous étiez sorti des rangs pour des raisons futiles, pour faire la « pelote » le long de la colonne. Faire la « pelote », cela consiste, sous les ordres d'une sentinelle, à courir, se coucher, se relever (dans l'eau, dans la boue) pendant un temps variable, en recevant d'abondance des coups de pied, de poing, de crosse, quelquefois la sentinelle posait son pied sur vous, vous obligeait à demeurer allongé dans une flaque d'eau ou de boue. Bien souvent, pour un incident au travail, c'était tout le long du trajet de retour que la victime devait opérer. Jugez de son état à l'arrivée! Aucune petite faute ne restait impunie.

Au chantier, deux catégories de travaux : les canaux et les wagonnets.

Nous avions deux sortes de canaux à creuser de chaque côté de la route; le grand exigeait un travail très pénible, il fallait creuser de 1,50 à 2 mètres de profondeur sur une largeur de 3 à 5 mètres, jeter nos pelletées de terre très loin pour éviter d'avoir trop près le tas de sable, ce tas qui s'élevait très vite obligeait au fur et à mesure que l'on s'enfonçait à des efforts excessivement fatigants. Il ne fallait pas non plus oublier de faire au niveau les deux pentes, si par maladresse on les ratait, c'était encore un travail supplémentaire, très démoralisant et l'eau qui montait si vite dans ce pays plat, cette eau qui pénétrait dans nos minables chaussures et transformait le chantier en cloaque et nous compliquait si durement notre tâche.

Si une butte se trouvait sur la partie du canal qui nous était affectée, alors supplément de terre à pelleter, car le « meister » donnait à tous sensiblement la même longueur (butte ou trou, il s'en moquait). Et le terrain lui-même ajoutait à nos souffrances, suivant que c'était de la tourbe, du sable, un sol herbeux, rocailleux ou plein de racines.

La dose était par jour et par prisonnier de 10 à 12 mètres cubes en deux tâches. Demandez à un terrassier ce qu'il en pense pour un homme en possession de tous ses moyens et vous serez fixé!

Le petit canal était un peu moins pénible, environ 70 à 80 centimètres de profondeur et de 1,5 à 2 mètres de largeur — mais le cubage était le même qu'au grand canal.

Les camarades qui à midi n'avaient pas terminé leur tâche du matin, continuaient jusqu'à ce qu'elle le soit et se passaient du repos. Ils étaient, durant ce temps, en butte aux coups de la sentinelle.

A l'autre chantier, nous chargions la terre enlevée par nos camarades du canal sur des wagonnets (genre Decauville) qui contenaient environ 1 mètre cube. Une fois pleins, nous les poussions sur une distance qui pouvait varier de 100 mètres à 1000 mètres. Nous étions 3 par voiture. Inutile de vous dire que nous étions taxés de façon à être constamment occupés de 10 à 15 wagonnets par jour pour le plus grand trajet et de 20 à 30 pour le plus court.

## « OPERA-PROVENCE »

LE DIMANCHE 18 OCTOBRE

(à 12 heures)

DEJEUNER DE RENTREE

Venez nombreux !

Ce chantier était très redouté, on y envoyait « les ennemis de l'Allemagne », et les nouveaux arrivés au camp y faisaient un stage pour forcer les cadences, car alors ils étaient encore pleins de force et terrorisés, tâchaient de se faire bien voir.

Que de souffrances, tenaillés par la faim, la terre boueuse, la pluie, wagonnets avec roulements défectueux, déraillements à cause des rails pleins de terre — et sur des kilomètres pousser des wagonnets avec souvent un camarade malade ou épuisé, sur trois — au chargement le vent qui vous giflait le sable au visage et surtout, avoir constamment sur le dos un tortionnaire haineux, impitoyable : l'infâme « Chibani », un civil âgé de 70 ans, volontaire pour garder des prisonniers de notre espèce, et des S.S. blessés. Ces hommes n'étaient heureux qu'au spectacle de la souffrance humaine. Leur grand plaisir, mais surtout du civil, c'était de nous dire « weiter » (plus loin), quand nous venions d'arrêter notre wagonnet à la hauteur de la route où il fallait le vider, nous obligeant ainsi, pour quelquefois 30 centimètres, à une reprise déprimante, au terme d'un long effort — ou faire tenter vingt fois la remise sur rails d'un wagonnet, alors qu'il était chargé et qu'il savait la tâche impossible — ou nous obligeant à utiliser toute la journée une voiture aux roulements défectueux!

Une sentinelle, l'ancien S.S. surnommé par nous « bras-cassé », jugeait le « Chibani » ainsi : « Das ist ein sadismus man » (inutile de traduire!). Quand un jugement pareil est porté par une brute, vous pouvez imaginer l'homme en question.

Nous avions par jour 250 grammes de pain, une poignée de pommes de terre, des rutabagas. A la fin, seulement 200 grammes de pain.

Pour raconter toute cette minable vie, il faudrait un long roman. Du chantier au camp, nos souffrances n'étaient pas terminées : le kommando-führer, blessé de guerre, ancien S.S., trépané — une belle fripouille doublé par mon ancien kommando-führer de Brockum, instituteur dans le civil, dissimulant sous des dehors corrects, une haine implacable — leur action s'exerçait par leurs rapports qui clouaient le prisonnier visé, longtemps ou jusqu'à la fin de la captivité en discipline, ou envoyaient au front les sentinelles ayant un peu d'humanité (très rarement et pour cause) avec nous.

Après les chefs, les faits du camp : alors qu'au réfectoire nous commencions à manger la maigre soupe un coup de sifflet, sans raison, et nous voici dehors, faisant le pas cadencé, des à gauche, des à droite, un peu de culture physique, des couchez-vous, levez-vous, suivant l'humeur du sergent, cela pouvait durer 1/2 heure ou une heure.

Le dimanche, pas de repos. Nous partions, attelés à une voiture, déraciner des arbres et charger du bois. L'après-midi, sciage et casse du bois ou planissage d'une prairie ou récurage d'un canal, ou pose de drains pour assainir une prairie chez des particuliers. Mais nous bouchions le dernier drain avec soin; inutile de dire que l'eau y resterait.

EXTRAITS DU LIVRE DE FORESTIER

## Les délégués de la Croix-Rouge, une farce sinistre

Octobre 1944

Chaque dimanche matin, nous faisons la corvée de bois pour alimenter l'immense poêle qui chauffe les dépendances de notre baraque. Le fermier voisin, Sanders, nous prête un chariot à quatre roues, sans ridelles, auquel s'attellent seize prisonniers et l'on va dans la forêt sur le chemin de Diepholz : au retour, ces prisonniers traînant un chariot lourdement chargé et stimulés par des gardiens armés de fusils, c'est l'image criante des forçats condamnés aux galères...

La nuit, les punaises (il y en avait plein dans les bois qui nous servaient de lits), les puces, les poux se chargeaient de compléter le travail de nos tortionnaires du jour.

Jamais de Croix-Rouge ni de distribution de colis le dimanche. Il y avait toujours une bonne raison pour qu'elle soit supprimée et le dimanche d'après, encore une nouvelle raison pour qu'elle le soit de nouveau, et ainsi de suite...

En fait, les gardiens se « sucrèrent » de notre Croix-Rouge et des colis.

Il y avait enfin d'autres sources de souffrance : l'égoïsme, le vol.

L'égoïsme montrait son hideux visage dans la question du travail. Jamais, dans ce camp international, nous ne pûmes avoir d'entente à ce sujet, car ceux qui travaillaient, faisant maintenir des cadences élevées, bénéficiaient d'un traitement de faveur; une ou deux fois par semaine, ils allaient travailler chez des paysans, ils mangeaient à leur faim; ils touchaient en plus leurs rations comme s'ils étaient restés au camp et avaient la promesse tacite d'aller incessamment en kommando dit « libre ». Inutile de dire qu'eux partis, d'autres les remplaçaient comme meneurs du jeu.

Les Allemands avaient certainement glissé des mouchards parmi nous, car ils étaient au courant de ce qui se passait au camp et au chantier. D'autre part, les souffrances physiques et morales étaient telles, et le désir de sortir de cet abominable « Sonderstrafflager » tel aussi, que les défaillances étaient pour ainsi dire inévitables pour autant que l'on ait quelque connaissance des hommes.

Il faut tristement avouer que les Allemands ont, par ce camp, gagné la partie en matière disciplinaire. Il leur a permis d'atteindre un double but :

1) faire plier les réfractaires, annihiler leur action sur l'ensemble de leurs camarades;

2) obtenir des autres, par la crainte salutaire qu'il inspirait, un rendement régulier au travail — quand ils retournaient dans leurs kommandos paysans, ou d'usines, la publicité qu'ils en faisaient semait la crainte.

Un jour, deux membres suisses! chargés du contrôle de l'application de la Convention internationale de Genève de 1929, vinrent nous rendre visite, au début de septembre 1944, accompagnés d'officiers allemands (visite tenue secrète). Vu notre épuisement et pensant nous avoir suffisamment terrorisés, le kommando-führer, sûr de lui, désigna trois camarades (les plus craintifs) pour parler de notre situation. Jugez de sa rage quand il vit nos amis : REGASSE, l'Abbé FORESTIER et moi-même interpellé de loin les deux Suisses et leur demander un entretien au nom de nos camarades. Cet entretien ne pouvait être refusé.

Les deux Suisses! nous écoutèrent, prenant des notes. Quand ils nous quittèrent, ils nous dirent « soyez sans crainte, votre situation est tellement horrible, nous reviendrons dans un mois voir si le régime est changé ou alors... Sankt-Hülph » et il firent de la main comme le geste de balayer.

Grande joie à notre retour à la baraque. Elle fut de courte durée, car aussitôt après le départ des deux Suisses! des mesures furent prises contre nous. Quant à nous trois, dès le soir et chaque jour après le travail, une corvée rebutante nous était réservée dont la durée variait de 1 heure à 1 heure 1/2. Nous n'entendîmes plus parler des deux Suisses. Au grand espoir qu'ils avaient suscité, succéda l'accablement, particulièrement pour ceux d'entre nous qui savions notre sort définitivement rivé à Sankt-Hülph.

Tenter l'évasion, c'était pour ainsi dire impossible, elle comportait de terribles risques. Alors, restait la mutilation; par ce moyen, on aboutissait avec plus ou moins de mal à l'infirmerie de Readens et, avec un peu de chance, à l'hôpital. Mais les Allemands s'aperçurent très vite que ceux qui partaient ne revenaient plus et ils nous menacèrent alors de peines sévères, ces mutilations pouvant être considérées comme des actes de sabotage.

Alors, nous espacâmes ces accidents, nous arrangeant pour qu'ils soient considérés comme tels et il faut avouer que nous fûmes assez habiles dans ce genre de camouflage : doigts broyés à la jointure de basculement de la benne, ou coup de hache malhabile. En moins de six mois, une dizaine de prisonniers se mutilèrent 1, 2 ou 3 doigts. Un peu plus de ce nombre se brûlèrent ou envenimèrent des plaies. Deux se firent opérer de l'appendicite. Quant à moi, je dois une fièvre chandelle à cette brute de médecin allemand qui, en persistant à ne pas vouloir me reconnaître malade, malgré ma simulation et mes cris... de douleur, a sauvé mon appendice. Alors, malgré ma faiblesse, je me laissais mourir de faim et refusais mon morceau de pain; et cela dura dix interminables journées et toujours en simulant mes crises. Enfin (et il était temps), voilà le Docteur VIGNAUD alerté par mes camarades blessés qui arrive, m'examine d'un œil complice et fait honte aux Allemands de leur attitude et menace de faire un rapport. Le lendemain, à bout de force, épuisé physiquement et psychologiquement, je fus transporté à l'infirmerie de Readens et entouré de soins, réalimenté doucement par le cher Docteur. Je peux dire qu'il m'a sauvé la vie, malgré une crise de dysenterie qui à son tour faillit m'emporter, à peine libéré par les Canadiens.

Lucien PIEROTTI.

## COMMUNIQUÉ

**Les Membres  
du BUREAU  
sont convoqués**  
**46, rue de Londres  
le jeudi 1<sup>er</sup> Octobre  
à 17 heures précises**





## RENCONTRE AMICALE EN ISERE

Samedi 27 juin 1987.

Sur la place de la Mairie de Montalieu-Vercieu, le Président des anciens combattants de la région et Président des Anciens de Schramberg, notre ami Roger HADJADJ accueille les anciens d'Ulm : RAFFIN et Mme, BALASSE et Mme, JEANTOT et Mme, DUEZ et Mme.

Après un apéritif d'amitié à son domicile, Roger nous conduit à Serrières de Briord, à l'Auberge de Buffières, dans la nature, où nous retrouvons les Anciens de Schramberg, arrivés la veille : BLEY et Mme, BONIN et Mme, SARRAZIN et Mme. L'ami Lucien CHARBONNEX de Serrières de Briord est également là. Le temps est superbe et chaud, les retrouvailles joyeuses... et l'ambiance est déjà chaude pour attaquer un « méchoui » que nous dégustons sous les ombrages du parc de l'auberge.

L'après-midi, visite de la « Vallée Bleue » de Montalieu. Parc des loisirs, plan d'eau, piscine, port de plaisance... Belle réussite inaugurée le matin même.

Le soir, repas léger (hum...) et logement à l'auberge.

Le lendemain dimanche, le soleil est toujours au rendez-vous pour le départ à Marieu, chez des amis de Roger, M. et Mme GRIOT, qui nous reçoivent très gentiment dans leur beau jardin pour un « barbecue » offert par notre ami HADJADJ.

Encore une réussite, le vin est bon, merguez, saucisses, côtelettes, fromages, dessert : tout est parfait.

Malheureusement l'heure tourne; la journée est déjà bien avancée et c'est à regret qu'il faut se séparer. Remerciements, embrassades, adieux et promesses de se revoir bientôt. Les voitures reprennent les routes de l'Isère et des Savoies et nous quittons tristement Roger, à qui nous devons ce si agréable week-end et cette belle réunion si amicale et si joyeuse qui nous laissera un inoubliable souvenir.

Encore merci, Roger. A bientôt. Et comme disent les savoyards : A REFAIRE !

Julien DUEZ,  
Ancien d'Ulm - V.B.

## CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V.B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix



Après les vacances, quelques brèves nouvelles.

Pour la reprise, je ne puis mieux faire que de vous donner des nouvelles de notre ami FRUGIER, l'ex-boulangier de Bracieux, pour les copains du 604, lequel FRUGIER n'oublie pas son coup de fil mensuel et c'est bien agréable pour avoir rapidement des nouvelles. Merci mille fois, et bonne continuation.

Hélas, pour terminer mon petit papier, une bien mauvaise nouvelle que m'apporte notre ami FRUGIER : le décès de notre regrettée amie Suzanne BRESSON, il y a quelques jours de cela. Vous saviez qu'elle était atteinte d'un mal incurable qui ne pardonne pas. Ils sont désormais réunis nos deux fidèles amis Maurice et Suzanne dans leur éternel repos. Nous ne les oublierons pas.

Je veux croire que vous avez tous profité de vos vacances et que vous me ferez part de vos joies estivales afin que j'en fasse profiter nos amis du 604.

J'espère vous donner de meilleures nouvelles le mois prochain.

A bientôt.

(Poitiers, le 17-08-87)

Maurice MARTIN.

Mle 369 - Stalag I B puis X B.

## Rencontre de l'amitié

Lorsque deux « R.L. » se rencontrent, ne croyez surtout pas qu'il s'agisse d'un accident de voitures de la Régie ! (1).

C'est beaucoup plus simple et combien amical ! En 1945, lors d'une distribution de jouets aux enfants de l'Amicale, organisée par nos regrettés GAU et LACLAVERIE, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris, j'avais fait la connaissance d'un ancien des X, Roger LENHARDT. Depuis 42 ans, nous nous revoyons aux réunions du Bureau et aux Assemblées générales annuelles, et aussi l'un chez l'autre. Je sais que beaucoup agissent de même, cela prouve que l'amitié des barbelés est bien réelle. Je sais aussi, hélas, que les promesses de se revoir, faites au retour en 45, n'ont pas toujours été tenues : au 605, mon kommando, trois seulement ont tenu parole, mais où sont donc les autres ?

Pour revenir à cette amitié des deux « R. L. », de plus en plus grandissante, je dirai que le R. L. du 852 à cette année invité le R. L. isolé du 605 à venir en Charente « passer une quinzaine... » : la gentillesse des LENHARDT a été à la hauteur et bien réelle. Les photos et les films la conserveront. Vivement octobre à Paris pour la continuer !

Roger LAVIER.

(1) Roger LAVIER, René LENHARDT.

## « OPERA-PROVENCE »

LE DIMANCHE 18 OCTOBRE  
(à 12 heures)

DEJEUNER DE RENTREE

Venez nombreux !

## LA GAZETTE DE HEIDE

21 MAI 1987,

par Georges CAMUS

Faire une réunion en Picardie, c'est évoquer le passé, c'est commémorer ensemble les tragiques événements qui font de cette belle région le berceau douloureux d'une partie de l'histoire de France.

Ce 21 mai, nous nous retrouvons à Arras où notre ami Joseph DEPRET a tout organisé pour nous bien recevoir : nous sommes une quarantaine présents au rendez-vous ; une dizaine de camarades, retenus par des ennuis divers, se sont excusés ; mais nous avons eu la joie d'en retrouver certains que des empêchements antérieurs avaient momentanément éloignés.

Etaient présents : Antic, Antoine, Baudrin, Beyney, Biolley, Bodson, Camus, Cleenewerck, Commin, Delépine, Depret, Jacquemont, Lesart, Marachet, Marquette, Poissonnier, Prost, Roué, Sayo, Six, Théry, Trainel, Vanneau, pour la plupart accompagnés de leur épouse.

Se sont excusés : Aymonin, Deston, Feillet, Hauspie, Huon, Julien, Raboul, Road, Sempoux, Toulet, pour éloignement ou mauvaise santé.

Notre ami Depret a pu obtenir l'autorisation de faire notre réunion au cercle de la garnison du Quartier Schramm. Une grande salle nous était réservée et le service assuré par des jeunes militaires en civil et très stylés.

Notre Président Roger MARQUETTE ouvre la séance. Après l'appel d'usage et partagé entre chaque soldat, qui a gardé son morceau précieusement et avec fierté. Sa devise, brodée sous l'insigne : « En avant, tout est nôtre ».

Ensuite DEPRET nous présente le fanion du 7<sup>e</sup> GRDI reconstitué. Pour que l'ennemi ne s'en empare pas, il avait été découpé et partagé entre chaque soldat, qui a gardé son morceau précieusement et avec fierté. Sa devise, brodée sous l'insigne : « En avant, tout est nôtre ».

Nous avons félicité Ernest BAUDRIN qui, pour son dévouement envers les autres, a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur ; Louis MARACHET dont les exploits méritent l'admiration ; JACQUEMONT du 4<sup>e</sup> Dragon ; POISSONNIER du 7<sup>e</sup> GRDI évadé 3 fois, puis entré dans la Résistance en 1942 et Pierre CLEENEWERCK qui, lors de sa troisième évasion, repris par les Anglais, a failli être considéré comme espion et fusillé. Nous étions heureux qu'ils aient pu se joindre à nous pour cette réunion, car elle ne consistait pas seulement à faire un repas ensemble, mais aussi et surtout à suivre la route du souvenir.

Ce déjeuner s'est fait, comme de coutume, dans la bonne humeur, Jeannette PROST a lu la lettre d'AYMONIN aux tropes amusants. Nous avons présenté son livre « Les années tristes » retraçant l'histoire de notre captivité ; puis à la sollicitation générale, Pierre DELEPINE a repris quelques chants de son fabuleux répertoire, où il savait avec humour fustiger l'ennemi, parler de la France avec poésie et, par cela même donner de l'espoir.

L'après-midi, afin de fêter nos retrouvailles, Joseph DEPRET nous a invités dans son village à Duisans où, dans la salle paroissiale, Mme DEPRET a préparé avec beaucoup de délicatesse un véritable buffet avec sandwiches, pâtisseries, rafraîchissements et champagne, le tout accompagné des airs de notre temps invitant à la danse. Pierre SIX a repris son « piano à bretelles », dont il sait avec enthousiasme faire vibrer les accords. C'est dans cette liesse familiale que s'est terminée cette soirée.

Le lendemain, à neuf heures quarante-cinq, un car nous attendait pour nous conduire au mémorial canadien de Vimy.

— 0 — 0 — 0 —

## Journée du souvenir et de l'amitié GARD - ARDÈCHE

C'est en Ardèche que cette année, le jeudi 21 mai, a eu lieu, pour la 10<sup>e</sup> fois, l'annuelle réunion de nos amicalistes du Gard et de l'Ardèche.

Dès 11 h 30, la plupart d'entre eux se retrouvaient à l'église de Meyras pour l'office religieux, à la mémoire de tous les P.G. morts en captivité ou depuis leur retour, célébré par notre camarade le Père SOUCHE, de Viviers, ancien aumônier de compagnie à Sandbostel, dont l'homélie « prit aux tripes » plus d'un d'entre nous.

Puis, l'Hôtel du Levant de Neyrac-les-Bains recevait dans la joie et la bonne humeur, les 41 convives ayant répondu à l'invitation des organisateurs, qui firent honneur à l'excellent menu qui nous fut servi par le patron-chef de cuisine Jean-Luc Brioude, ce qui fit dire à certains que « les absents ont bien eu tort ».

Si, comme chaque année hélas, plusieurs de nos camarades, retenus par l'âge ou la maladie, s'étaient fait excuser, notamment les amis MATTEO, LLINARES, THOUVEL, CAUSSE, PONTHER, GUY, CHABALIER, FAURE, BRUN, etc., nous avons eu par contre la joie d'accueillir des amicalistes de l'extérieur, venus se joindre à nous, parmi lesquels Mmes et MM. BARELLI, de Hyères, BORIE, de Saint-Galmier, CHARPENEL, de Taulignan, NOEL, de Nice. Ceci méritait d'être signalé, car ils se sont imposé un long déplacement.

Comme toujours, les conversations allèrent naturellement bon train, mais l'heure tournant hélas trop vite au gré de chacun, il fallut bien sonner la retraite, non sans avoir toutefois convenu de se retrouver encore, le jeudi 19 mai 1988, mais cette fois à Saint-Jean du Gard — car nous pratiquons l'alternance —, rendez-vous que chacun doit d'ores et déjà noter sur ses tablettes, et auquel nous convions bien entendu tous les hésitants que nous espérons recevoir nombreux.

René MOUFFLET - 49231 X.B.

Mordacq disait : « On ignore à quel moment l'histoire devient légende, à quel moment les faits s'inscrivent dans une sorte de mythologie ». Il apparaît, les années se superposant, que les faits contenus dans les documents se séparent des concepts qui s'élaborent dans les esprits. Que dire au touriste qui gravit sans peine, par un temps printanier, la route qui mène à ces sanctuaires, où des milliers d'hommes ont souffert, ont péri pour notre liberté ?

Vimy a une position dominante sur Arras, Douai et Lens, la crête a été l'un des points stratégiques les plus importants et le théâtre de combats continus durant toute la guerre. « Il ne restait rien, ni un tronc d'arbre, ni une feuille, ni une brindille, tout était enterré, retourné et enterré à nouveau... », relate Brian Gardner. Maintenant, un bois de sapins noirs et de pins sylvestres couvre le mont de Vimy, à l'endroit même où s'était stabilisé le front. Leur nombre constant de 11.285, représente les 11.285 soldats canadiens tués pendant l'attaque célèbre du 9 août 1917, par laquelle le corps canadien s'empara en 72 heures de la crête de Vimy, et la conserva, même pendant l'offensive allemande du printemps 1918. Le corps de ces 11.285 soldats n'a jamais été retrouvé, leur nom est gravé sur le Mémorial, tandis que les 66.000 autres ont une sépulture.

Cette terre de cent dix hectares est canadienne, la France en a fait don.

Les conservateurs ont voulu qu'une partie des tranchées, tragique et constant face à face entre soldats ennemis, soit conservée en l'état, les cratères profonds étant là pour rappeler certains épisodes effroyables de la guerre de sape. Un étudiant canadien nous fait visiter une partie de l'important et ingénieux système de galeries souterraines : les Canadiens sont arrivés en octobre 1916 pour préparer l'attaque d'avril 1917 et ont creusé, en six mois, sans être vus de l'ennemi, douze souterrains perpendiculaires à la ligne de front. Les galeries sur trois étages, à 10, 20 et 30 mètres de profondeur, développent une longueur de 35 kilomètres et rejoignent les souterrains d'Arras. Elles sont constituées de murs de craie enrobant des silex. Par la porosité de la craie les galeries étaient inondées, les soldats patageaient dans l'eau, dans la boue au-dessus du genou, avec les rats et les immondices que l'on ne pouvait évacuer. Douze mille soldats sont restés là cinq jours à attendre l'ordre d'attaque et de quitter ce bourbier pour se jeter dans un véritable enfer.

Après la visite des souterrains, nous suivons quelques tranchées, avec leurs chicanes, consolidées pour en conserver le souvenir et nous nous dirigeons vers le Mémorial Canadien : des personnages sculptés, plus grands que nature, sont là le symbole de la bravoure des soldats qui ont combattu ici. Au loin, sur une vaste plaine, s'élèvent des terrils. Ils se dressent vers le ciel en sentinelles silencieuses, comme des gardiens de ces vastes sépultures militaires, dont presque chaque village est dépositaire.

C'est avec émotion que nous visitons ces lieux où, pour la plupart d'entre nous, notre père est passé, où il a vécu de cruelles souffrances.

Pour adoucir l'image de ces plateaux ruisselants de larmes, nous regagnons la caserne Schramm. Après nous y être restaurés, nous repartons en car sur la route du souvenir. Nous nous dirigeons vers N.-D. de Lorette. Passant à Neuville Saint-Vaast, nous nous arrêtons à « La Targette », au cimetière militaire allemand de 44.833 tombes : une croix de fer pour quatre soldats, quatre noms sur chaque croix.

L'entretien des tombes est assuré par l'Association Franco-Allemande qui regroupe jeunes Français et Allemands, avec pour devise : « Par-dessus les tombes ». Au cimetière français de « La Targette », notre camarade Jacquemont va déposer, accompagné de nous tous, une fleur sur la tombe de Schoedel Albert, son ancien chef de chars, qui repose avec d'autres compagnons d'armes

dans ce cimetière. Après une minute de recueillement nous reprenons le car.

Nous gravissons la colline de N.-D. de Lorette où, à 165 m. d'altitude se trouve un point stratégique que les Allemands voulaient conquérir. La bataille dura 1 an d'octobre 1914 à octobre 1915. Environ 120.000 morts pour les deux camps et plus de 100.000 blessés graves.

Devant nous, dans un carré de 13 hectares, 20.000 croix blanches se présentent dans l'ordre de réinhumation, sans distinction de grade ni de formation militaire. Un sanctuaire différent des autres, puisqu'il associe sur une même terre le culte patriotique et la prière des croyants. L'au-delà de l'histoire, où règnent les morts, se noue indissolublement avec l'au-delà mystique qui fait des morts des vivants.

Arrivés en ce lieu, nous nous faisons pèlerins, pendant que chaque pas balise la chute de cent obus et la mort de dix hommes habillés de bleu ou de vert, et que cela dura neuf mois ici et quatre ans ailleurs. Ceux qui en furent et ont survécu, n'en ont jamais parlé sans larmes. Comme le suggère Mgr Julien : « Ecoutez la clameur qui vient des hécatombes ». Sur sept ossuaires sont rassemblés plus de 22.000 inconnus, où une tête, deux bras, deux jambes représentent un homme...

Par son imposante architecture, ses ex-voto, la Basilique force la méditation.

Et dans ma pensée, je crois voir gravés ces vers : « Peuple, n'oublie pas ceux qui ont rompu tes chaînes ; C'est pour ta liberté qu'ils ont autant souffert, Dépose à leurs tombeaux la couronne de chêne ».

En face de la Basilique se trouve « Le Phare ». C'est une tour massive de section carrée, terminée par une lanterne circulaire à 50 m de haut, 200 marches conduisent à la lampe du phare de 3 000 Watts, portant à 70 km et faisant 5 tours par minute. Mgr Julien a écrit :

« C'est la lampe attentive à garder leur mémoire

Contre la nuit qui tombe, oublieuse, dessus  
Le phare qui s'allume aux rayons de leur gloire  
Et met au ciel de France une étoile de plus ».

Sous le phare, un ossuaire de 6 000 corps humains, au rez-de-chaussée une chapelle ardente où se trouvent 32 cercueils dont un soldat inconnu de 39-45 ; un soldat inconnu d'Indochine, un autre tué en Algérie et un reliquaire terre et cendres des camps de concentration 39-45. Les murs sont tapissés d'ex-voto demandés par la famille.

1 500 volontaires, dont fait partie Joseph DEPRET, forment la garde d'honneur. Ils s'engagent à venir, chacun au moins un jour par an, à Lorette pour faire respecter par les visiteurs l'hommage et la dignité que l'on doit rendre à ce lieu. Entre la Basilique et le phare, la flamme du souvenir est ranimée tous les dimanches.

Nous quittons N.-D. de Lorette et terminons notre après-midi par une visite au musée voisin. Là se trouvent les costumes et équipements militaires de différents pays engagés dans la Grande Guerre.

Ensuite nous regagnons Arras où se prend notre dernier repas en commun à la caserne Schramm. Là notre réunion touche à son terme. Après les remerciements à Joseph DEPRET pour avoir su, avec tant d'amabilité et de compétence, organiser ces deux journées où notre histoire est évoquée, chacun regagne ce qui lui est familier mais, par la pensée, vivra pendant longtemps cette Route du Souvenir.

Georges CAMUS - X B.

—O—O—O—

Je reprends « La Gazette » pour remercier notre ami de son talentueux exposé. Comme beaucoup de camarades concernés par mon texte, que CAMUS juge amusant, étaient absents, je vous le cite ici.

A la manière de...

« Vous êtes rassemblés dans cette ANTIC cité, THERRY toire qui vit naître l'ami Bidasse. PROST fitez

bien de ce repas pris en COMMUN car dans la vie, il faut savoir séparer le bon grain DELEPINE.

Ces retrouvailles seront pathétiques. Ce se RABOUL versant.

Mangez et buvez seCAMUS'ez vous bien. Chantez mais pas trop fort pour ne pas vous en ROUE ; SEMPOUX voir ne plus dire un mot. Modérez-vous Messieurs les conducteurs, afin de ne pas vous faire HAUSPIE par la police de la route. Boire DELAUNAY pas défendu, mais il est préférable de l'étendre de deux fois son volume de pastis, (prendre 10 cl TOULET jours avant les deux ppx repas) (NE PAS DEPASSER LA DOSE PRESCRITE). C'est un ré GALABER ant, qui ferait RENE tre un mort (1).

Après ces agapes, n'é FEILLET pas la Marguerite DEPRET avec les Dames, car Francis ne vous donnerait pas sa BENNEY diction et vous perdriez le BENE fice de votre indulgence pascale, il ne pourrait non plus vous donner la COMMUN'HUON sans interROGER vos consciences en confesse.

Une tentation, à laquelle il ne faut également pas succomber, c'est de TRAINEL les estaminets. Et puis zut, SIX cela vous amuse, faites ce que vous voulez, moi, JEAN ai rien à faire.

La vie se dé ROULLEAU fil des ans. Il y a des absences définitives et des portes où il ne FAU (plus) CONNIER. Ainsi VANNEAU destinées... Serrez les rangs.

MOREL (2) ité : AYMONIN les uns les autres, comme le disaient les apôtres.

Je pense que vous avez passé de bonnes vacances. Recevez cher(e)s ami(e)s mes meilleures amitiés.

(1) Julien.

(2) Morel, dit Fan Fan, musicien luthier du camp IV, qui fit lui-même son banjo en Allemagne et qui en jouait à l'orchestre de Heide.

AYMONIN Jean - 27641 X B.

## Nienburg, Stalag-Oflag (XC)

NIENBURG est plus au sud dans le Hanovre que SANDBOSTEL, mais toujours sur la lande désolée de Lünebourg. Il ne valait pas mieux, bien que situé, non plus dans un lieu désert, mais dans les faubourgs d'une ville de province, qui est même, d'après les guides, non seulement un centre industriel, mais aussi une ville d'art. Je ne m'en serais jamais douté. Il est vrai que je ne l'ai jamais vue qu'au travers des barbelés !

A 25 km au nord, Verden (que nous prononçons Verdun) est l'équivalent de notre Saumur, avec son Musée du Cheval et ses Concours hippiques.

L'Oflag n'était séparé du Stalag que par une allée

Et, faute du nombre de planches nécessaires, il arrivait parfois, au milieu de la nuit, que l'équilibre savamment réalisé se trouvant compromis si l'occupant avait des cauchemars et bougeait de trop, le camarade du dessus tombait, avec perte et fracas, sur celui du dessous. Aussi, par prudence, réservions-nous les couchettes supérieures aux plus légers.

C'est là que j'ai appris à apprécier les menus allemands. Le bifteck de baleine, dur comme du bois, le saucisson de crabe, sans aucun goût, le beurre de pétrole (qu'on utilisait dans les lampes de fortune pour s'éclairer le soir, quand l'électricité était coupée, en



Photos communiquées aimablement par Mme DIOT, de Corbeil (Essonne), veuve de notre camarade Lucien, matricule 59171 X C.

Lager 1025 Schuelten.

soigneusement close de chaque côté par un grillage élevé, et où se promenait en permanence, une sentinelle.

Le Commandant du camp était un huguenot, dont les ancêtres étaient venus en Poméranie sous Louis XIV. Il parlait français et avait la manie de nous haranguer, à tout propos, et surtout hors de propos.

De lui, je n'ai conservé que le souvenir d'une phrase historique, qu'il prononça dans un discours, à l'occasion de je ne sais plus quel anniversaire : « Une belle nuit se prépare, elle commencera à l'aube ».

Les rassemblements étaient impayables. Les gardiens commençaient par un côté et, se trompant régulièrement, ne trouvaient pas leur compte (ils se mettaient parfois à quatre pour compter faux). Ils recommençaient du côté opposé. Mais, entre temps, quelques prisonniers, impatientés, étaient partis aux abords ou aux lavabos et, naturellement, il était impossible de s'en sortir. Les gardiens finissaient par déclarer forfait.

Le courrier était soigneusement censuré par un « intellectuel » qui, hélas ! n'était nullement à la hauteur de sa tâche. Il rayait soigneusement des phrases inoffensives, mais qui lui paraissaient injurieuses et pleines de sous-entendus ; par contre, d'autres phrases passaient comme lettres à la poste, c'est le cas de le dire. Ainsi, quand nos proches se plaignaient des abus des « haricots verts », notre censeur n'y voyait rien de répréhensible. Il avait raison, puisque ce n'était que la vérité.

Les nouveaux arrivants étaient handicapés. Car, bien entendu, nous utilisions les planches des lits pour alimenter le poêle. Il y en avait originellement de 8 à 10, je crois. Il n'en restait que 3, le minimum requis pour que la légère paillasse ne tombe pas sur le lit inférieur ou par terre. Et nous prenions des airs innocents ou totalement étrangers aux événements, lorsque les gardiens s'en apercevaient, en opérant des fouilles.

trempan dedans un lacet de chaussure, pour pouvoir taper la belote), la graisse de ? (alors là, je ne sais pas de quoi ; elle n'avait pas d'égale pour l'entretien des chaussures, mais on s'en servait aussi pour faire des frites), la « gemischte Marmelade » où il y avait de tout, sauf des fruits, la soupe aux choux à vache (ce jour-là, tout le monde avait la courante). J'en oublie peut-être. Bien entendu on ne nous donnait pas tout le même jour. C'est le menu de la semaine que je livre à vos méditations.

Le tout arrosé d'une mixture qu'on appelait le « thé des familles », vous savez : le thé aux 20 plantes, on ne savait pas lesquelles ! Et bien entendu, à chaque repas, les Kartoffeln, les pommes de terre en robe des champs, mais qu'on avait tort de faire cuire sans les laver.

Quant au pain, ce pain noir sans levure, de miche pour 6, parfois pour 5 les jours de fête (de 250 à 300 grammes par jour), on le partageait au gramme près, et on le tirait au sort pour que ce ne soit pas toujours les mêmes qui aient l'entame.

Le pain faisait l'objet de commerce et d'échange (contre du tabac) pour beaucoup de prisonniers. Certains préféraient s'en priver pour avoir de quoi fumer. D'autres, qui travaillaient à l'extérieur et arrivaient à glaner des marks civils, l'achetaient pour compléter leur ration.

Ce ne fut que quand les colis commencèrent à arriver que nous pûmes enfin manger quelque chose d'appétissant. Les Allemands éventraient les boîtes de conserves pour y chercher un éventuel message caché et, pêle-mêle, versaient dans la gamelle apportée : les petits-pois et la confiture d'abricots, avec les rillettes, les sardines, le thon à la tomate et le cassoulet.

Contrairement à Sandbostel, Nienburg resta toujours un camp de prisonniers et fut libéré, comme lui, en avril 1945.

Yves LE CANU.

## SOUVENIRS

Immatriculé au X B - n° 42910 - en août 1940, nous avons été dirigés sur Nienburg, une centaine de gars dont la moitié étaient des Belges, pour y construire le X C au milieu des champs. Nous avons commencé par les bureaux, à droite de la route conduisant à l'entrée de l'Oflag X B, en face d'une caserne de pionniers allemands.

Un garage nous y servait de dortoir et de salle à manger. La nourriture fournie par les militaires était très bonne mais insuffisante. Nous allions à pied à la gare de Nienburg chercher les charpentes pour les baraquements. Les Allemands rencontrés en chemin se faisaient un plaisir de nous jeter à la volée un quignon de pain ou un mégot. Nous nous précipitions dessus en

véritables affamés. Quand nous sortions de la mêlée, le visage griffé, il n'y avait plus ni pain ni tabac. Et les Chleus amusés remettaient ça chaque jour.

La construction du stalag avait commencé, mais la faim me poussa avec un camarade bisontin à partir dès octobre chez les paysans.

Rappelé comme spécialiste en mars 1941, je suis de nouveau passé par le X C, qui était terminé, mais dont les baraques étaient sales, les lits inoccupés étaient dépourvus de planches — elles avaient entretenu le feu — et les paillasses en lambeaux.

Dès le lendemain de mon arrivée, je partais pour Brême, à l'usine d'aviation Focke Wulf — alors qu'on m'avait parlé d'un retour au pays pour y rebâtir les villages sinistrés !

Ce sont là quelques souvenirs que j'ai gardés du X C à Nienburg...

A. BREZARD - X C - 1987.

## SOUVENIRS DE CAPTIVITE QUI RESISTENT AUX ANS

C'était en été 43 au camp de Nienburg, un dimanche matin (car les autres jours je travaillais au dehors) il faisait beau. Après avoir eu le plaisir d'être parvenu à ravitailler, durant sa « courte promenade » un copain puni de cellule, je continuais ma marche solitaire ; longeant les barbelés en admirant les vertes prairies traversées par un large cours d'eau.

De l'autre côté, au bord du ruisseau, un groupe de plusieurs belles « gretchen » en maillot de bain s'ébattaient

Suite page 6

joyeusement. Quel spectacle pour moi! Continuant à avancer, j'arrivais à un endroit du camp bien dégagé occupé par un rassemblement de K.G. qui semblaient être, eux aussi, prodigieusement intéressés par cette fête champêtre. Bien entendu personne ne fit attention à moi... les « appâts des accortes naïades » accaparant leurs regards.

Dans ce groupe figurait un grand gaillard très maigre — une musette en bandoulière et une paire de jumelles d'E.M. rivée sur les yeux — commentant à haute voix les détails alléchants de ce qu'il voyait lui, grâce à ses lunettes qui le rapprochaient du groupe dénudé d'en face...

Comment cette paire de jumelles était-elle venue se perdre ici? Comment son propriétaire avait-il pu arriver, malgré les fouilles, à garder un tel « objet », la guerre étant pour l'un comme pour l'autre terminée depuis 3 ans? Très intrigué — mais on voyait tellement de drôles de situations en captivité... — Je m'approchais et l'entendis dire : « Celui qui veut regarder c'est un biscuit ». Des mains se tendirent aussitôt. Contre remise du dit biscuit, la paire de jumelles se mit à circuler et les biscuits disparaissaient dans la précieuse musette. J'ai assisté un bon moment à cet étrange marché. Quelle astuce possédait ce grand « gefangen » maigre! Ne possédant pas, hélas, avec moi cette manne céleste qu'était pour nous le biscuit, je m'éloignais à regret...

Plongé dans mes pensées, je passais près du mirador, étonné de ne pas entendre aboyer le « posten », car c'était défendu de dépasser la limite permise, je



29-9-1941 - Stalag X C, Nienburg.

Intérieur du camp.

A droite, la prison en briques.

(Document Fernand CUISINIER, matricule 38084 X B).

levai la tête et vis que la sentinelle avait échangé sa mitrailleuse contre une longue vue. Lui aussi ne me voyait pas et pour cause, trop occupé à se rincer l'œil du haut de son mirador.

La saison des baignades, à Nienburg, proche de la Mer du Nord, ne durait pas longtemps, l'eau y est fraîche (l'en sais quelque chose ayant pu un jour me baigner dans la Weser). Je n'eus plus l'occasion, malgré

les biscuits emportés, de revoir nos baigneuses et leurs appâts surtout, pas plus que le grand débrouillard maigre.

Où avaient-ils été expédiés, lui, ses jumelles, sa musette?

J'ai gardé son souvenir... S'il pouvait lire ce récit...

H. FISSE - 82597 - 1987.

## Correspondance d'été

Comme tout rédacteur en chef, je suis submergé de papier, ma table de travail et mes placards courent sous le poids. De temps à autre pourtant, je range, je trie, je classe ou... je vide. Autant en emporte l'éboueur, autant il en revient quelque temps après!

Au cœur de ce torride été, dans l'ombre propice et fraîche de la maison, j'ai ouvert mes dossiers multicolores et j'ai feuilleté, lu, regardé le plaisant et le sévère de toute l'encre étalée sur ces pages, des montagnes de pages prêtes à m'enlever sous leur odeur caractéristique de vieux papier séché. Il n'y a pas ici de souris pour nicher et grignoter! Dommage, leur présence et leur activité m'auraient peut-être contraint à me débarrasser une fois pour toutes de leur litière. Qui sait, peut-être en eussé-je été heureux?

Oui, mais mes lecteurs, je veux dire les lecteurs du Lien, par exemple notre ami P. SOUCHE, de Viviers, qui dès avril 1986! me faisait tenir un « dossier » que je n'ai pas encore exploité, accompagné du petit mot que voici :

« Je retrouve ces vieilles chansons, que je vous envoie. Peut-être voudrez-vous les publier successivement.

Si je ne m'abuse, elles sont l'œuvre — avec beaucoup d'autres — du chansonnier attiré du camp IV de Heide : Pierre DELEPINE.

Les anciens de Heide auront plaisir à les relire, ou même à les chanter.

Amicalement.

C'est l'ami AYMONIN qui va m'en vouloir, et ceux de Heide! Et l'envoyeur! Pardon à tous, ils liront bientôt et tous les lecteurs aussi. C'est promis.

-o-

### ● Montalieu-Vercieu

Les rencontres organisées par notre ami Roger HADJAJD, des anciens de Schramberg, au début de l'été, ont connu un franc succès. La presse régionale s'en est fait l'écho très sympathiquement, annonce, compte rendu, photographies de l'organisateur et du groupe des participants, une trentaine de nos amis environ.

« Cela a été formidable, écrit Roger, qui remercie tous ceux qui ont fait le voyage de Montalieu ».

Bravo, Roger! En même temps que le plaisir toujours aussi vif de retrouvailles entre anciens P.G. — et leurs épouses — tu as réussi là une véritable opération de relations publiques.

-o-

### ● Globe-Trotter

C'est le qualificatif qui convient à merveille à notre ami Fernand MASSON, de Saint-Michel-sur-Loire. Après l'Égypte — on lira ici-même très bientôt ses « impressions » — le voilà en route pour... la « Route de la Soie », voie commerciale qui réunissait la Chine et l'Occident, en passant par le Turkestan et la Perse du nord : de la sériciculture (élevage du ver à soie) à la culture de l'esprit (les idées, les croyances), durant plus de dix siècles, une fabuleuse aventure en chemin...

## SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 433

HORIZONTALEMENT :

I. - Camarades. — II. - Amabilité. — III. - Rebuterai. — IV. - Anus. - Ain. — V. - Vesoul. - ée. — VI. - Arène. - F.M. — VII. - Na. - Olen. — VIII. - Ein. - Alène. — IX. - Statuette.

VERTICALEMENT :

1. - Caravanes. — 2. - Amènerait. — 3. - Mabuse. - Na. — 4. - Abusons. — 5. - Rit. - U.E. - Au. — 6. - Ale. - Olé. — 7. - Dira. - Flet. — 8. - Etaient. — 9. - Seine. - Née.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 1987

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : LANGEVIN

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

Quand il lira ces lignes, MASSON aura regagné le « jardin de la France » et sa douceur. Vêtu de soie, je l'imagine penché sur son écritoire, encore « émoussillé » de la Grande Muraille et de la Place Tien An Men (ou de la Paix céleste) à Pékin!

Le Lien aura bien quelque écho de ce voyage au bout du monde...

-o-

### ● Rencontre

L'ami Max PINLON, mon voisin de La Teste, m'avait un jour du printemps dernier parlé d'un excellent toubib auquel il avait eu affaire au XA, le docteur Pierre MICHAUD. Et il me suggérait que, à l'égal de ce qui avait été fait pour d'autres dans le passé, Le Lien rendit hommage au docteur courageux de Schleswig. Sa requête partait du cœur! Revenant à la charge quelques jours après, car je ne savais rien de ce toubib, il m'écrivait le 5 mai suivant :

«...Nous fûmes très nombreux, tant malades qu'opérables, à aller à l'hôpital de Schleswig où il n'est pas exagéré de dire que le Docteur MICHAUD y a fait des miracles, compte tenu de la faiblesse et de la précarité des moyens que l'Autorité allemande mettait à sa disposition.

Il faisait son possible pour obtenir de plus longues hospitalisations et s'efforçait de soigner physiquement mais aussi moralement, car beaucoup « craquaient », surtout chez les opérés, et j'en parle en connaissance de cause...

De surcroît, il s'occupait de ses jeunes collègues médecins-auxiliaires, également P.G., affectés au Revier, en leur faisant des cours réguliers afin de compenser le plus possible l'interruption de leurs études.

Il a été exemplaire envers tous les P.G., même étrangers, y compris les Russes et également les aviateurs alliés descendus, et j'estime qu'il a fait à Schleswig ce que le Médecin-Colonel KAMENKOVITCH a fait à Sandbostel » (...)

J'allais publier ces fortes paroles quand le 10 juillet, relisant les épreuves de notre numéro d'été, je tombai en arrêt sur le passage du grand et beau récit de Martial VILLEMENIN qui évoquait, lui aussi en termes élogieux et reconnaissants, ce même Docteur MICHAUD (p. 3, col. 2) (qui) « faisait des merveilles avec trois fois rien ».

La coïncidence était surprenante! Deux hommes ensemble, deux anciens P.G. du XA, l'un de 1940 et l'autre de 1944, qui ne se connaissent probablement pas, se souvenaient presque en même temps et plus de quarante ans après, d'un troisième qui les avait soignés alors avec tant d'amitié et d'adresse! Et ils nous le disaient avec leur cœur.

Qu'ajouter, sinon que l'Amicale tout entière s'associe à l'hommage ainsi rendu au Docteur Pierre MICHAUD. On ne dira jamais trop l'importance dans les camps et les commandos de ces médecins militaires, P.G. d'origine ou de relève — médecins alliés ou même, cela est arrivé, médecins ennemis soucieux de déontologie.

Qui dira les vies sauvées en dépit des conditions matérielles et morales? Les prisonniers qui un jour ou l'autre furent leurs patients, ceux aussi qui ne le furent jamais, tous savent leur action, et c'est avec émotion et respect qu'ils en parlent encore aujourd'hui. Merci, toubibs!

(à suivre)

J. TERRAUBELLA.

P.S. - Les coïncidences se suivent! Je reçois à l'instant même, transmis par PERRON, le récit que le Docteur PALMER vient d'écrire sur son évocation du Commando de Tiengen, (Stalag V B) : Comme une promenade nocturne... que la « petite musique de nuit » de Mozart aurait pu accompagner...

Nous le publierons en octobre.

## CARNET NOIR

En juin 1980 a eu lieu un grand pèlerinage à Sandbostel. Le succès fut total : 3 cars complets. Quel travail!

Dire que tout fut parfait serait contraire à la vérité. Le compte rendu dans Le Lien a laissé passer ces petites imperfections pour ne retenir que l'essentiel.

Je compulse l'énorme dossier et, triste constatation, combien de participants manquent aujourd'hui?

Tout récemment je viens de recevoir un long avis de décès de Vendée; l'Abbé Raoul BONNAUD nous a quittés le 28 juin dernier.

Chers camarades — participants à ce grand rassemblement à Sandbostel — vous vous souvenez sans doute de notre sympathique ami, l'Abbé Raoul BONNAUD. Grâce à lui, nous avons pu assister à une messe, simple, dans cette petite chapelle. Avec « Bonhomie » (je me permets de citer les mots de mon dictionnaire : Simplicité dans les manières, unie à la bonté du cœur), ce cher ami nous avait permis de revivre ces sombres années; pas d'emphase chez lui, paroles simples, pesées et pleines d'espoir.

Je regarde les photos prises lors de cette intime cérémonie : elles font éclater la bonté qui émanait de sa présence. Nous avons à faire à un « brave curé de campagne » comme il n'en existe plus guère maintenant! Personnellement je le regrette...

Au courrier, je viens de recevoir un long mot de notre ami ROGEON, de Parthenay, qui m'annonce ce même décès. En 1980 ils étaient voisins (Retail-Parthenay), ils avaient ensemble participé à ce beau voyage.

L'Abbé BONNAUD avait 74 ans et 41 ans de sacerdoce exercé dans la Vienne et les Deux-Sèvres.

Camarades, pensez à lui. Au nom de tous j'ai adressé à la famille nos profondes et sincères condoléances (Mlle Th. BONNAUD, « Le Bas Verger des Loges » 85340 Saint-Hilaire des Loges).

Pour terminer, voici quelques lignes du faire-part : « La famille vous remercie d'accompagner sa prière de supplication et d'action de grâce pour tout ce que le Seigneur a fait par le témoignage de la vie donnée et par le ministère sacerdotal de notre cher Raoul ».

Paul DUCLOUX - 24593 X B.

-o-

J'ai un pénible devoir à remplir; il me faut vous demander une place dans le « Carnet Noir » du Lien pour notre camarade l'Abbé André AYMONIN, ancien du V B, curé de Thevet-Saint-Julien (36), décédé le 4 juillet, à l'âge de 84 ans.

Après sa mémorable évasion avec Alfred HIRTZ, en avril 1941, sortant de la baraque du Baukommando et passant, en plein jour, devant la sentinelle et le bureau de GOETZ, il a, par la Suisse, rejoint la partie en zone libre de son diocèse pour se mettre à la disposition de son évêque.

Deux paroisses se trouvaient vacantes, il fut donc nommé curé de Thevet et de Vic-Exempt, près de La Chatre. Cette affectation a duré jusqu'à son dernier souffle, au lendemain même de son hospitalisation.

Durant ces 46 années il s'est entièrement consacré à sa mission, travaillant non seulement pour le salut des âmes mais aussi au bien matériel de ses paroissiens. Par la mise en exploitation de quelques unes de ses idées de génie et de ses inventions, il a permis à nombre de jeunes de travailler au pays et de s'y maintenir pendant des années.

Mais n'oublions pas l'artiste, le sculpteur sur bois dont nous avons pu apprécier le coup de gouge lors du premier hiver passé avec lui à la Waldkaserne. Pendant des années, rognant sur ses heures de sommeil, il a réalisé des œuvres remarquables de sculpture et d'ébénisterie dont, parmi les plus réputées, la tribune et les portails de ses deux églises paroissiales. Dans nombre de sanctuaires de la région il a laissé sa marque sous forme de bancs, prie-Dieu, lutrins et lampadaires. Non content de cela il a ramené de ses courses à travers la campagne environnante des branches, souches et racines biscornues dont il a tiré plus de 200 pièces, créant avec cela un petit musée fréquenté par les touristes tout au long de l'année.

Lors de son Jubilé sacerdotal, en 1978, nous avons pu mesurer, au grand dam de sa modestie, l'étendue de sa popularité et de l'affection que lui témoignaient des gens de tous horizons venus de toute la région.

Ses obsèques furent à la hauteur du Pasteur et de l'Homme. Une vingtaine de ses confrères et une foule de plus de 1 000 personnes ont entouré la famille pour l'ultime hommage à notre regretté camarade et ami. C'est ensuite beaucoup plus discrètement que le corps a été déposé dans le caveau de famille à Aubigny-sur-Nère.

Il n'aura pas écrit souvent dans Le Lien mais il le lisait toujours avec l'intérêt qu'il portait à tout ce qui était signe d'amitié, d'attachement, de souvenir.

Je ne me sens pas de taille à en dire plus, l'essentiel est dans son œuvre et dans le souvenir, même lointain pour certains, que nous garderons de lui.

Jean KLEIN.